

Première partie
L'incubation

I

« Je n'aimerais pas mourir de cette façon » songea-t-il en éteignant le poste de télévision. Le petit-déjeuner était pour Bassile le seul vrai moment de détente que lui offrait son quotidien. Il prenait donc comme une atteinte à cet instant d'immobilité apaisante l'étalage des multiples accidents et catastrophes dont se repaissaient les bulletins d'information. Malgré les incessantes mesures répressives prises par le gouvernement pour stopper le « fléau », comme il l'appelait, la violence routière n'avait pas daigné ralentir. Bien au contraire, tel un pied-de-nez provocateur dressé dans une parfaite synchronisation par tous les éminents chauffards du pays, elle augmentait. Et chaque jour, l'hôpital voyait son lot de victimes de la route grimper à une allure folle, et aucune mesure ni pansement ne semblaient pouvoir stopper l'hémorragie.

Ce matin encore, une mère de famille – « enceinte », insistait le journaliste – s'était fait renverser par un responsable administratif du centre de tri postal. Celui-ci, en retard pour le départ des manifestations du syndicat qu'il dirigeait, roulait, de manière justifiée, passablement vite. « La malheureuse ex-futur-mère », soulignait le journaliste, « en était au huitième mois de sa grossesse et laisse un mari chômeur au bord de la dépression qui... ». Bassile coupa. Il ne voulait pas troubler plus son petit-déjeuner. Déjà, il croulait sous le poids de ses réflexions. « Pourquoi le journaliste ne mentionne-t-il pas une seule fois le sort du syndicaliste-meurtrier ? » Ou, plus important : « Pourquoi personne ne m'avait dit qu'il y avait une foutue

manifestation organisée aujourd'hui ? Précisément aujourd'hui ! ».

La colère de Bassile était justifiée. Le trajet avait toujours été très long jusqu'à son lieu de travail, puisqu'il habitait en banlieue – et chacun sait que les banlieues sont placées le plus loin possible du centre-ville, pour des raisons évidentes. Cependant, depuis quelque temps déjà que la contestation avait contaminé les masses tutélaires du pays, c'était un défi de patience que d'aller travailler. Cette seule pensée acheva de nouer son estomac encore mal réveillé. De toute manière, son café était déjà terminé et le calme indicible de son premier repas inexorablement perdu.

Bassile, malgré sa vingtaine encore fraîche (il avait vingt-sept ans), menait une vie plutôt réglée. Il n'avait certes pas été ce qu'on appelle communément un enfant « difficile » mais les plaisirs de la vie et la décadence liée à la jeunesse n'avaient pas été sans le distraire quelque temps. Depuis, la prise de conscience de l'âge aidant – ainsi qu'une cuite mémorable à la tequila lors de son vingt-deuxième anniversaire, qui le guérit à jamais de l'alcool –, ses seules « folies », comme il aimait à le dire lui-même, concernaient la reconstitution de célèbres monuments antiques en allumettes, ainsi qu'un goût prononcé pour les penseurs grecs.

Cet attrait lui survint alors que, s'étant endormi devant la télévision du fait d'un manque démoralisant d'allumettes – en pleine reconstitution du temple de Delphes – il fut réveillé par d'étranges sonorités. Les accents particuliers d'une musique « interprétée d'après les écrits des Tragiques grecs, dont Eschyle et Euripide », comme le lui apprit le commentateur en voix-off, marquèrent Bassile au plus haut point. Le documentaire, qui poursuivait sur l'influence significative de théories aussi hermétiques qu'intéressantes, ne lui laissa que le souvenir d'une émission musicale singulière, sans toutefois le faire pénétrer au

cœur de la pensée antique. Il écouta bien l'énoncé d'une théorie mystique sur l'organisation du monde, vaste système de vases communicants dont la source suprême se nommait simplement – ce qui le fascina – l'Un. L'auteur en était d'ailleurs un illustre inconnu : Plotin. Mais cette théorie, si elle ouvrit en lui des voies de réflexions étourdissantes, qu'il ne jugea pas bon de poursuivre, le laissa perplexe. Il préférerait écouter d'une oreille distraite le rythme enivrant de mélodies aux noms aussi étranges que leur musique, comme « Anakrousis » ou encore « Aenaoi Nefelai » ; ce qui ne lui évoquait rien, bien sûr. Au bout du compte, ce qu'il retira de cette nuit singulière fut un goût marqué pour la pensée antique, qu'il ne saisissait qu'approximativement, et une carence évidente de sommeil, que ses collègues de travail ne manquèrent pas de remarquer. Malheureusement pour lui, ces perles télévisuelles se firent de plus en plus rares, faute d'audience suffisante. Elles furent vite remplacées par des émissions bien moins culturelles, comme *Confessions Maritimes*, témoignages ô combien pathétiques de marins dépressifs contant leur vie de galères.

Bassile n'était en aucun cas l'image du Travailleur, acharné et ponctuel, surtout qu'il haïssait son métier : il était consultant en publicité dans l'agence Execo. Malheureusement pour lui, la publicité était le seul domaine où ses propos étranges pouvaient être rentabilisés. D'un autre côté, n'être plus que consultant lui offrait l'avantage, considérable selon lui, de pouvoir profiter d'un maximum de temps loin de ceux qu'il nommait « les lobotomiseurs », exprimant ainsi son dégoût flagrant pour l'ensemble de ses confrères. Le métier de la publicité lui plaisait, en un sens, car il bénéficiait d'échantillons gratuits des produits de la marque dont son agence se chargeait de monter la campagne. Il économisait ainsi une somme non négligeable sur divers produits, qu'il pouvait

ensuite dépenser à loisir dans l'achat de cartons d'allumettes.

Bassile venait de nouer maladroitement sa cravate lorsque le réveil se déclencha. Huit heures déjà. Encore une fois, il n'arriverait pas à l'heure. Encore une fois, le directeur de l'agence ne se priverait pas de lui jeter à la figure pléthore d'insanités qui lui étaient désormais quotidiennes. Encore une fois, il ne s'en souciait guère. Il finit d'appliquer son baume après-rasage Menmom – « *Pour les belles pommes* ». Le slogan était de lui, il avait donc eu droit à l'équivalent de son poids en baume après-rasage et diverses crèmes de soin, qu'il conservait méticuleusement afin de les revendre. Ce qu'il ne faisait jamais d'ailleurs, car il oubliait les cartons une fois qu'il les avait entreposés dans sa cave. Il ne proposa donc jamais quelque flacon que ce fût. Sa toilette finie, il ne restait plus à Bassile qu'à quitter son havre de paix ; il était loin de savoir, alors, que ce calme lui manquerait tant.

L'agence de publicité qui l'employait – il n'aimait pas qu'on dise « son » agence, rétorquant qu'il n'aurait « jamais voulu qu'on associât son nom à un virus aussi dévastateur que la publicité » – se trouvait à une bonne heure et demie en temps normal. C'est-à-dire qu'il espérait mettre au moins deux fois plus de temps en ce jour d'euphorie syndicale. Ce fut donc sans joie aucune qu'il monta dans sa voiture ce matin-là. Fort heureusement, elle démarra du premier coup. Cela soulagea quelque peu les sursauts de conscience qui le saisissaient en constatant qu'il atteignait déjà presque une bonne heure de retard. Son record personnel était de trois heures trente-cinq minutes, qu'il avait finalement excusé auprès du patron injurieux par un bobard brodé main : il s'était arrêté sur la route pour aider une femme enceinte, victime d'une crevaison, mais le prétendu futur enfant n'était en fait qu'une poupée, et le couteau qu'elle pointait sur lui ne devait certainement pas servir à réparer une roue. Sans téléphone

portable ni argent pour une cabine, il avait rejoint tant bien que mal l'agence avant de pouvoir assister à ses remontrances. La parade eut été fort douteuse en temps normal, c'est-à-dire s'il avait inventé ce somptueux mensonge, mais le fait, comble d'infortune, que toute cette histoire était véridique acheva de convaincre le mufle à la cravate de le laisser gagner son bureau.

Malheureusement aujourd'hui, si nulle perverse psychopathe ne le prenait en otage, il aurait du mal à faire passer la pilule, manifestations ou pas, car son despote à col blanc ne jugeait pas concevable qu'un « groupe de crétins à banderoles et mégaphones » pût empêcher le travailleur volontaire de rejoindre son bureau. Le « *tyranpoyeur* », ainsi surnommé par tous au bureau – l'aversion pour celui d'en haut unissant souvent ceux d'en bas – se nommait en fait M. Tarril. C'était un homme d'aspect jovial, sans doute à cause de son double menton, qui faisait passer sa tête pour une boule de bilboquet posée sur un coussin de graisse. Telle fut, en tout cas, l'impression de Bassile le jour de son embauche. « Il m'apparut comme quelqu'un de lunatique » racontera-t-il plus tard aux inspecteurs, « peut-être parce qu'il ressemblait plus à une grosse pleine lune blafarde qu'en raison de ses sautes d'humeur ». Mais le gabarit de M. Tarril renfermait surtout la voix la plus bruyante qu'il fut donné d'entendre à Bassile. On eût dit qu'il hurlait en permanence dans un tunnel, tant sa voix résonnait, sauf qu'il ne hurlait pas, qu'il n'y avait pas de tunnel, et que les seuls conduits qui vibraient étaient ceux des malheureuses oreilles abandonnées trop près du puits à décibels.

Pour dissiper le bourdonnement que cette image suscitait dans son cerveau, Bassile alluma le poste radio et s'engagea sur la route. Il tenta de trouver une station diffusant une quelconque musique supportable au volant, mais devant la profusion lamentable de produits musicaux tout droit sortis des usines à « tubes », il y renonça. Il choisit

finalement de laisser une des nombreuses stations à débat, car il prenait un plaisir égoïste – bien qu’il ne l’eût jamais reconnu si on le lui avait fait remarquer – à écouter les autres s’étendre sur leurs problèmes. C’était un moyen comme un autre d’aborder plus sereinement une vie, finalement, pas si compliquée que ça.

« Bienvenue sur Pire et Pognon ! » lança une voix agitée, avant de reprendre : « La seule émission où la souffrance vous rapporte des ronds. Qui avons-nous en ligne ce matin ?

— Bonjour, Kathrin avec un « k », vingt-trois ans, lança une voix faible qui hachait les mots comme si elle parlait avec le dentier d’une autre. Je suis prostituée et...

— A temps plein j’espère ? coupa violemment l’animateur. Parce que j’en ai marre des midinettes qui se font troncher par n’importe qui et qui viennent pleurer ensuite chez moi !

— Non, enfin oui, bredouilla la pauvre fille au téléphone. Mais ce n’est pas le problème. Je viens tout juste d’échapper à une tentative de meurtre après avoir été violée, les yeux bandés, par une dizaine d’hommes. Ils m’ont plongé les pieds dans un bac de ciment à prise rapide avant de me jeter dans une rivière...

— Les yeux toujours bandés ? interrompit l’animateur,

— Oui, toujours bandés, répondit brièvement la malheureuse,

— Oh les salauds ! s’exclama-t-il avec une franche ironie qui laissa toute penaude la prostituée profanée.

— Mais... c’est que... je ne suis pas la seule. Cela fait quelque temps que ça dure, et plusieurs prostituées ont disparu de la même façon, ils les ont assassinées, je vous dis ! insista-t-elle, d’une voix malgré tout hésitante.

— Vous voulez nous faire croire qu’une rivière du coin abrite une forêt de putes marines ? lança l’animateur en s’esclaffant de bon cœur. Ça se saurait quand même. Je fais de la plongée, moi ! Je les aurais vues. Et comment

vous vous en êtes sortie, alors, si vous aviez les pieds pris dans le ciment, hein ? Allons, ne vous moquez pas de nous !

— Je suis d'origine allemande et j'ai longtemps fait de la natation, donc j'ai réussi à nager jusqu'à la surface avant de me hisser sur la berge. Puis je vous ai appelé.

— De quoi ? Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police, bon sang ? Vous êtes givrée ma parole ! Arrêtez les stéroïdes, vous allez vous tuer !

— Je l'ai fait, mais la ligne de police secours n'ouvre pas avant dix heures, à cause des restrictions de budget m'a dit la voix sur le répondeur. Alors je vous ai appelé parce que j'ai besoin de cet argent pour rentrer chez moi. Je vous en prie, votez pour moi. Je dois gagner.

— Oui, oui, oui. Calmez-vous. C'est au public de décider, pas à vous.

— Mais je dois... gagner, dit-elle, avant de fondre en larmes.

— Bon, reprit l'animateur, une page de pub et on écouterà Michel, bénévole à la S.P.A., qui affirme avoir été violé par une horde de bergers allemands, affamés pour l'occasion. Un témoignage passionnant, alors ne coupez surtout pas, et restez sur Pire et Pognon, la seule émission où la souffrance vous rapporte des ronds ! »

Bassile décida finalement de se priver du « passionnant » récit du zoophile refoulé et coupa la radio. « Autant ne rien entendre que de subir ça » ne put-il s'empêcher de se dire à voix haute. Il s'étonna d'ailleurs de n'avoir pas pensé cette réflexion, et il continua sa route en essayant de se remémorer toutes les fois, dans sa vie, où il s'était parlé à lui-même. Il dut se rendre à l'évidence qu'elles étaient peu nombreuses.

Conduire plaisait fondamentalement à Bassile. Il avait l'impression, si rare dans ses journées monotones, de maîtriser enfin quelque chose. Il éprouvait le même sentiment que le bambin à qui l'on enlève son trotteur : celui-ci dé-

couvre soudain, alors qu'il marche sur ses deux jambes, qu'il était le seul maître à bord de cette armature, et pleure de ce qu'on le prive ainsi de la seule preuve concrète de son indépendance. Il y a fort à parier que Bassile n'eût pas partagé ce rapprochement réducteur, mais l'excitation qui brillait dans ses pupilles fatiguées, quand il était au volant, trahissait sa jubilation enfantine. Il la voyait sans doute lui-même, qui lui lançait des éclats par l'intermédiaire du rétroviseur. C'en était presque dangereux, car il ne pouvait suivre la route aussi convenablement qu'il eût fallu. Il évita de justesse, alors qu'il arrivait à un carrefour, une grand-mère rongée par l'arthrose, qui peinait à se dresser sur le trottoir et se trouvait donc dans son « angle mort », notion qu'il avait toujours trouvée d'une ironie malfaisante. Il ne réussit finalement pas à accrocher l'octogénaire à l'aile droite de la voiture, mais rejoignit sans plus de heurts l'agence de publicité qui l'employait.

Bien évidemment, la haie d'honneur qu'il avait eu le temps de se figurer sur le trajet – il totalisait maintenant un retard de trois heures et quart – se trouvait déjà prête à l'accueillir. Il était cependant loin de s'imaginer à quel point la cérémonie qu'on lui préparait allait être mémorable. Le premier élément qui aurait dû lui mettre la puce à l'oreille fut la plaque minéralogique qui servait à indiquer les places réservées au personnel. Il avait bien manifesté son mécontentement quant à cette initiative de M. Tarril pour organiser l'arrivée, autrefois chaotique, des employés, signalant qu'il pouvait encore reconnaître son prénom « si on le lui écrivait ». Mais il dut se résigner à n'être « encore qu'un numéro », comme il le déplorait quotidiennement. Cependant, malgré son mépris pour ces plaques, il fut surpris de voir que la sienne ne se trouvait plus sur le parking. D'aucuns auraient soupçonné, dans la seconde même, que c'était là un augure malheureux quant à la suite des événements. Bassile ne s'en inquiéta guère, accordant cette disparition à l'œuvre de quelque scientifi-